

## « Si j'avais un salon »... Solitaire ou solidaire ? Les ambivalences de George Sand

**Clémence Hovelaque**

Université Paris-Est Créteil, LIS  

**Damien Zanone**

Université Paris-Est Créteil, LIS  

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.106580>

Recibido: 19/12/2025 • Aceptado: 23/04/2026

**FR Résumé :** George Sand est en littérature une « exception admise », selon l'expression balzacienne, en cela qu'elle serait la seule femme à prendre rang parmi les hommes dans la mythologie romantique. Cette formule suggère une tension heureusement surmontée entre l'individu et le groupe : elle mérite cependant d'être interrogée. Sand exalte volontiers le groupe dans ses textes, en ce qu'il répond à son aspiration à la fraternité des arts et des artistes, mais se montre ambivalente vis-à-vis des groupes auxquels elle pourrait s'associer dans son existence, partagée entre adhésion et mise à distance, soucieuse de conserver son indépendance. L'article propose d'étudier cette ambivalence en établissant une typologie des groupes auxquels Sand participe avant d'observer la chronologie de son rapport au groupe dans la durée de sa carrière d'écrivaine. Ce parcours, qui prêterait attention aux représentations qu'elle en donne dans son œuvre, permettra de suivre l'évolution de la conception sandienne du groupe.

**Mots clés :** George Sand ; groupes littéraires ; sociabilités littéraires ; romantisme ; correspondance.

## ES “Si tuviera un salón”... ¿Solitaria o solidaria? Las ambivalencias de George Sand

**Resumen:** George Sand es en literatura una “excepción admitida”, según la expresión balzaciana, en el sentido de que es la única mujer que ocupa un lugar junto a los hombres en la mitología romántica. Esta fórmula sugiere una tensión afortunadamente superada entre el individuo y el grupo: sin embargo, merece ser examinada. Sand exalta con frecuencia al grupo en sus textos, en la medida en que responde a su aspiración a la fraternidad de las artes y los artistas, pero se muestra ambivalente ante los grupos con los que podría asociarse en su existencia, oscilando entre la adhesión y el distanciamiento, preocupada por conservar su independencia. El artículo propone estudiar esta ambivalencia estableciendo una tipología de los grupos en los que participa Sand antes de observar la cronología de su relación con el grupo a lo largo de su carrera como escritora. Este recorrido, que prestará atención a las representaciones que ella ofrece en su obra, permitirá seguir la evolución de la concepción del grupo sandiana del grupo.

**Palabras clave:** George Sand; grupos literarios; sociabilidades literarias; romanticismo; correspondencia.

## ENG “Si j'avais un salon”/ “If I had a salon”... With Others or on One's Own ? The Ambivalences of George Sand

**Abstract:** George Sand is in literature a “recognised exception”, to use Balzac's expression, insofar as she is the only woman to rank among men in the mythology of Romanticism. This formula suggests a tension between the individual and the group that has been successfully overcome: however, it deserves to be questioned. Although Sand readily celebrates collective artistic life in her writings, reflecting her aspiration toward fraternity among the arts and artists, she remains ambivalent toward the circles with which she might be associated. Torn between affiliation and detachment, she is anxious to preserve her independence. This article proposes to study this ambivalence by establishing a typology of the groups in which Sand participates, before examining the chronology of her relationship with groups throughout her writing career. This journey, which will consider how she represents them in her work, will allow us to follow the evolution of Sand's conception of the group.

**Key words:** George Sand; literary groups; literary sociability; Romanticism; correspondence.

**Sommaire :** 1. Typologie des groupes. 2. Chronologie des groupes. 3. Représentation de soi dans les groupes.

**Cómo citar:** Hovelaque, Clémence & Damien Zanone. (2026). « Si j'avais un salon »... Solitaire ou solidaire ? Les ambivalences de George Sand. *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 41(1), 21-27. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.106580>

Parmi les femmes qui écrivent et publient avant le xx<sup>e</sup> siècle, le statut d'exception acquis par George Sand apparaît comme un fait culturel communément admis. Dans la mythologie de l'artiste qui s'établit au xix<sup>e</sup> siècle, et qui veut qu'une personnalité hors norme s'impose à travers une création singulière auprès d'un public avide de cette singularité, elle serait la seule femme à prendre rang. Elle incarne, à travers son nom, ses publications nombreuses et quelques péripéties de son existence promues en une geste abondamment commentée, une figure bien identifiée du public. Celui-ci a pu entretenir avec elle l'illusion d'un contact direct, sans la médiation intimidante d'un milieu social lui-même exceptionnel et susceptible de faire écran entre soi et la femme qui s'y distingue, comme cela a pu avoir lieu pour Germaine de Staël. « Elle devint une exception admise » (Balzac, 1976-1981 : II, 699), écrit d'elle Balzac à l'occasion du personnage de Camille Maupin, sa transposition fictionnelle dans *Béatrix*.

« Exception admise » est une belle formule qui frôle l'oxymore, laissant entendre qu'il y a de quoi s'étonner, et de quoi admirer, qu'une exception parvienne à se faire admettre : un des traits secondaires qui nourrissent l'idée d'exception est en effet qu'elle se paie au prix de l'isolement et se contemple à distance, sans négociation avec le corps social qui peut l'admettre ou non. La formule dit une tension heureusement surmontée entre l'individu et le groupe, l'un et l'autre parvenant à s'entendre pour établir un *modus vivendi* susceptible de s'imposer comme modèle.

Mais est-ce le cas, quand on observe la situation de George Sand en dehors de la mythologie évoquée, qui complaisamment la distingue comme une extrême singularité ? Cette mythologie parle d'une femme capable de brouiller la différence des sexes par l'efficace du travestissement, et souvent seule admise dans des assemblées masculines (ainsi dans une iconographie largement répandue dans les caricatures de presse, avant que la chose ne devienne réalité à l'occasion des « dîners Magny » sous le Second Empire).

Constatons que, si groupes il y a pour Sand, ils ne sont pas de femmes dans le regard que porte sur elle la réception. Mais groupes y a-t-il ? Telle est la question, à laquelle il importe de répondre à l'écart des discours par trop mythologisants, en convoquant le témoignage de l'abondante correspondance de l'écrivaine.

Partons, pour poser le problème, d'un passage des plus éloquents, extrait d'une lettre à Pauline Viardot en 1846 :

Oui, la vie d'artiste est belle, mais incomplète, puisqu'il faut que chacun soit à son affaire et aille de son côté, accomplir sa tâche, sans pouvoir jouir de celle des autres, et sans se retremper dans des émotions selon son cœur et sa passion. L'idéal serait de se réunir quand on veut, et pas seulement quand on peut ! ce qui est si rare ! – de courir le monde ensemble, de se reposer ensemble, chacun pouvant transporter son inspiration [...] avec soi pour les mettre en contact avec les artistes qu'il admire et chérit. Ce serait là le paradis sur la terre, et, de ce contact des esprits et des cœurs, il sortirait des chefs-d'œuvre dans tous les genres. Mais la Bohême poétique d'à-présent est trop grande, on s'y perd, et on ne s'y rencontre que par hasard. Moi qui suis clouée par la famille sur un point donné, j'ai beau aimer ce point-là et m'y arranger une suite de jours tranquilles et doux, je n'en sens pas moins la cruelle absence des biens fantastiques dont je vous parle. (Lettre à Pauline Viardot du 29 août 1846, Sand, 1964-1991 : VII, 469)

La vie d'artiste est belle, mais incomplète si elle n'est pas collective, dit l'artiste à son amie artiste. Sand recourt pour le dire à une dichotomie qui lui est familière, qui est familière à sa génération et même à son siècle, entre réel et idéal : du côté du réel, se trouvent l'isolement dans un groupe subi – la famille –, la relégation loin des autres esprits de la même espèce et, pour se rapprocher d'eux, l'entreprise inépuisable et démesurée de la correspondance ; du côté de l'idéal, se trouve le collectif en tant que groupe choisi, vécu dans l'effusion d'un partage sans limite et d'une ubiquité permettant tous les rapprochements.

En contrepoint de ce discours exalté, « d'artiste », on relèvera cet autre passage dans une lettre datant des mêmes années (adressée à l'automne 1842 à un ami journaliste). Sand prétend y dire sa réalité, plutôt que ses rêves, en matière de groupe :

Vous ne seriez nullement exclu de « mon salon », si j'avais « un salon ». Mais c'est justement ce que je ne veux pas avoir. Mon travail, ma santé très épuisée, mon caractère indolent, mon tourment silencieux, mille raisons qui ne peuvent vous intéresser m'ont fait, depuis plusieurs années, prendre la résolution de ne recevoir que mes amis intimes. Ma vie est régulière et retirée comme celle qu'on pourrait mener dans un couvent. (Lettre à Édouard de Pompéry, automne 1842, Sand, 1964-1991 : V, 809)

Celle qui, rêvant l'idéal, dit déplorer vivre dans « la cruelle absence des biens fantastiques » de la communauté, ne veut pas, dans la vie réelle, tenir un salon et aspire plutôt à la sécession qu'incarne le couvent...

On dira, bien sûr, que ces positions adverses relèvent de postures qui évoluent au gré de l'humeur de l'épistolière et de ses interlocuteurs. Mettre ces propos en vis-à-vis a cependant le mérite d'exprimer avec tout le contraste souhaité une constante ambivalence chez Sand dans son rapport au groupe, formulée dès 1831 dans une lettre à sa mère :

Vous aimez à être entourée, vous n'aimez pas la contrainte ; c'est tout comme moi. Comment concilier la volonté des autres avec la sienne propre ? Je ne sais. [...] Toujours l'un nuit à l'autre, l'indépendance à l'entourage, ou l'entourage à l'indépendance. (Lettre à sa mère du 31 mai 1831, Sand, 2021 : 46)

Cette ambivalence a les allures d'une dialectique, repérable dans les discours et dans les activités de l'écrivaine. Sand se fait volontiers la zélatrice des groupes, prône le partage qu'ils permettent dans l'ordre familial, amical, amoureux, politique, artistique ; mais aussi, elle montre une réticence non moins constante à leur endroit et veille de façon sourcilieuse à ne pas laisser accroire qu'une concession aux autres, à la vie du groupe, puisse être tenue pour une abdication de sa volonté. Ainsi, tour à tour, elle contribue à mettre en place des groupes et à les animer, elle s'identifie à eux ; puis, bientôt après, elle s'en retire, se dérobe au jeu du collectif, l'évite. Ce mouvement est appelé à la reprise, puisque celle qui s'est retirée du groupe peut le regretter, être tentée d'y revenir, mais ne pas y tenir longtemps.

Cette oscillation entre souci d'appartenance et volonté d'indépendance demande à être suivie et précisée : tout d'abord, en établissant une typologie des groupes auxquels Sand participe ; ensuite, en observant la chronologie de son rapport au groupe dans la longue durée de sa carrière d'écrivaine ; enfin, en s'attardant sur les représentations de groupes qu'elle privilégie dans son œuvre.

## 1. Typologie des groupes

Commençons par réaliser une typologie des différents groupes dans lesquels Sand s'inscrit au cours de sa carrière. On peut distinguer entre des *groupes subis*, réunissant des personnes en fonction d'identités socialement constatées, et des *groupes choisis*, construits par elle-même.

Les groupes subis sont donnés pour aller de soi et Sand y apparaît incluse sans que son vouloir ait été sollicité. Le premier d'entre eux, dans l'ordre où il est déclaré dans la partie d'*Histoire de ma vie* consacrée par l'autobiographe à narrer ses débuts littéraires à Paris, est celui que lui vaut son origine provinciale :

Nous étions alors trois Berrichons à Paris, Félix Pyat, Jules Sandeau et moi, apprentis littéraires, sous la direction d'un quatrième Berrichon, M. Delatouche. Ce maître eût dû, et il eût voulu sans doute, être un lien entre nous, et nous comptions ne faire qu'une famille en Apollon, dont il eût été le père. (Sand, 1970-1971 : II, 147)

Ce groupe ne dure pas à cause du « caractère aigri » de ce « père » (« Il se brouilla tour à tour avec nous trois, après nous avoir un peu brouillés ensemble. ») Mais, le temps de son existence, ce groupe s'est montré utile. Sand raconte, par exemple, comment il la protégeait quand elle se rendait au théâtre habillée en homme : « Je n'allais jamais seule au parterre » où l'ambiance « était fort querelleuse. On se bousculait beaucoup aux premières représentations, et je n'étais pas de force à lutter contre la foule. Je me plaçais toujours au centre du petit bataillon de mes amis berrichons, qui me protégeaient de leur mieux » (Sand, 1970-1971 : II, 118). Le ton de ces évocations est amusé, tant pèse peu l'assignation à l'identité berrichonne pour celle qui décide d'en jouer.

Il n'en va pas de même de l'assignation à l'identité « femme ». L'histoire de sa vie, telle que Sand l'écrit et la publie, rapporte-t-elle des associations faites à ce titre, c'est-à-dire avec d'autres femmes qui écrivent ? Non, et si des témoignages sur la question existent, ce n'est pas dans l'autobiographie qu'on les trouve (ils n'ont pas place dans la fabrique de mythologie personnelle que celle-ci opère) mais dans l'archive que constitue la correspondance. Et ils disent tous un refus. La relation de Sand avec ses contemporaines écrivaines est pour le moins problématique. Ses lettres la montrent généralement condescendante : elle refuse ainsi l'« alliance » que lui propose Hortense Allart (« Je veux rester dans mon désert, dans mon antre, et me priver d'une alliance dont je ne me sens pas digne. Nous sommes trop dissemblables pour nous entendre sur quoi que ce soit<sup>1</sup> » [lettre à Hortense Allart du 28 décembre 1840, Sand, 1964-1991 : V, 191]). On ne saurait signifier plus clairement le refus de toute association.

Sand prend manifestement soin de ne pas s'afficher avec des femmes qui pourraient apparaître comme des consœurs de rang comparable au sien. Les rares fois où elle accepte de publier des critiques sur des œuvres de femmes – puisqu'elle a occasionnellement une activité de critique dans la presse –, c'est pour rendre compte d'ouvrages de femmes qui ne s'inscrivent pas dans le champ littéraire français et ne sont donc pas susceptibles de lui faire de l'ombre (les *Souvenirs et Mémoires* de Mme Merlin, *La Case de l'oncle Tom* de Harriet Beecher-Stowe<sup>2</sup>). Dans ses lettres privées, elle complimente Amable Tastu pour ses beaux vers, mais lui reproche de nier l'idée de « progrès » (lettre à Amable Tastu du 21 février 1841, Sand, 1964-1991 : V, 239). Elle salue Louise Colet comme « un enfant de génie qui ne sait encore où il va » (lettre à Louise Colet du 19 novembre 1841, Sand, 1964-1991 : V, 507), etc.

Cette attitude est concordante avec le refus farouche de l'étiquette de « femme auteur », étiquette bien étudiée par Christine Planté dans l'essai qu'elle a consacré aux discours et représentations sur cette figure-type au XIX<sup>e</sup> siècle : « ne m'appellez donc jamais *femme auteur* » (lettre à Charles Meure du 27 janvier 1832, Sand, 1964-1991 : II, 16), écrit Sand dans une lettre en 1832, avant d'ajouter dans une autre, deux ans plus tard, « je sais que je suis entachée de la désignation de *femme de lettres* » (lettre à Alfred Tattet du 22 mars

<sup>1</sup> Sand se montre violente avec celle qui semble l'indisposer depuis longtemps. Dans une lettre de 1833 à une amie, elle parle d'Allart comme d'« une femme de lettres qui a un style assez ronflant », qui « est pédante comme un cuistre, tranchante, politique, hommasse, *femme auteur* comme tous les diables. Elle fait semblant de m'admirer, je crois pour ne pas avoir l'air d'être jalouse » (lettre à Laure Decerfz du 1<sup>er</sup> avril 1833, Sand, 1964-1991 : II, 291).

<sup>2</sup> Voir à ce sujet Zanone, 2011.

1834, Sand : II, 546). La prise de distance systématique avec les femmes qui auraient pu être des consœurs (outre les trois déjà nommées, on peut penser aussi à Marie d'Agoult et à Flora Tristan), tout comme la défiance vis-à-vis de la mémoire de Germaine de Staël, relèvent de ce même refus.

Hors littérature, mais dans le champ politique, d'autres femmes en ont fait les frais de la part de Sand : en particulier celles qui, en 1848, ont eu la velléité de proposer sa candidature – il est vrai sans son accord – à l'Assemblée nationale. Sand récusait cette initiative de façon cinglante dans une lettre ouverte qu'elle adresse aux directeurs des journaux dans lesquels la proposition avait été exprimée :

Je ne prétends pas protester d'avance contre les idées que ces dames ou toutes autres dames voudront discuter entre elles ; la liberté d'opinion est également pour les deux sexes, mais je ne puis permettre que, sans mon aveu, on me prenne pour l'enseigne d'un cénacle féminin avec lequel je n'ai jamais eu la moindre relation agréable ou fâcheuse<sup>3</sup>. (Lettre aux rédacteurs de *La Réforme* et de *La Vraie République* du 4 avril 1848, Sand, 1964-1991 : VIII, 392)

Cette raideur ne semble s'atténuer que dans le seul cas de femmes artistes mais non écrivaines : par exemple Pauline Viardot (cantatrice, mais aussi compositrice, correspondante privilégiée), ou Marie Dorval (actrice, objet d'un imposant portrait dans *Histoire de ma vie*).

Tout autre est l'attitude de Sand envers les groupes électifs qu'elle décide et construit elle-même. Ces groupes sont généralement masculins. On serait tenté, mais on ne le fera que pour mémoire, de considérer au nombre de ces groupes ceux qui ne comptent que deux individus. Mais un groupe à deux est-il vraiment un groupe ? Si l'on en accepte l'hypothèse, il faudrait y inclure les couples que Sand a formés avec d'autres créateurs (Sandeau, Musset, Chopin) et les dialogues approfondis qu'elle a eus sur l'art d'écrire avec certains interlocuteurs (Latouche, Sainte-Beuve, Balzac, Flaubert).

Sand participe à la construction d'autres groupes, plus larges, autour de revues, dans les années 1840. La suite du propos, consacrée à la chronologie des groupes, s'y attardera, tout comme elle se penchera sur la situation exceptionnelle qui voit Sand, dans les années 1860, rejoindre un groupe constitué en dehors d'elle : ce que l'histoire littéraire retient comme les « dîners Magny ». Approcher le rapport de Sand aux groupes sous l'angle de la chronologie, et non plus de la typologie, permettra de vérifier si l'ambivalence de l'écrivaine envers eux s'observe de la même façon tout au long de sa carrière.

## 2. Chronologie des groupes

Trois moments, dans la carrière de George Sand, se démarquent par une importante activité de socialisation : le début des années 1830, époque de la montée à Paris et de l'entrée en littérature ; les années 1840, période où Sand prend part à la création de plusieurs périodiques ; les années 1860, époque de sa participation aux dîners Magny. Les trois fois, on observe un même mouvement d'oscillation entre attrait et résistance au groupe, avec cependant de notables évolutions.

Le début des années 1830 constitue la genèse du rapport au groupe pour celle qui entre en littérature. La correspondance de cette période témoigne de sa volonté continue et soutenue d'en observer le fonctionnement, mais aussi de sa réticence à s'y abandonner complètement. L'appartenance au groupe est désirée, et même fantasmée par la jeune autrice, qui pourtant y résiste et tient à conserver ses distances.

Plusieurs textes montrent ainsi une aspiration au groupe – idéalisé – de la part de celle dont la réalité serait de solitude. L'exemple le plus frappant se situe au début de la deuxième des *Lettres d'un voyageur*, recueil d'essais qui, en 1837, reprend différents écrits publiés dans des journaux les années précédentes. On y lit le récit d'un rêve :

Au commencement de ce rêve, je me vois assis sur une rive déserte, et une barque, pleine d'amis qui chantent des airs délicieux, vient à moi sur le fleuve rapide. Ils m'appellent, ils me tendent les bras, et je m'élançais avec eux dans la barque. [...] Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces amis qui me convient et qui m'entraînent, je ne les ai jamais vus dans la vie réelle<sup>4</sup>. (Sand, 1970-1971 : II, 679-680)

À lire la correspondance de ces années-là, la réalité de Sand n'est pourtant pas si solitaire. La jeune femme se tient délibérément à l'écart de groupes déjà constitués – elle refuse de s'associer aux saint-simoniens, maintient une distance ironique vis-à-vis des romantiques, s'exclut des groupes formés autour des revues – pour en privilégier d'autres plus intimes, composés d'amis qu'elle a choisis ou qui l'ont choisie, à plusieurs ou à deux. C'est notamment le cas du groupe des Berrichons déjà mentionné : nous le disions subi, mais il est aussi choisi ! On peut également penser aux amitiés électives que Sand noue avec Sainte-Beuve ou avec Balzac. Cette sorte d'amitié est vantée dans une lettre de 1832 : « Quand nous aurions l'air *artiste*, [...] que nous importe à nous autres ? Nous ne sommes d'aucun pays, d'aucune coterie, d'aucune secte, d'aucune conspiration, nous vivons les uns pour les autres [...] » (lettre à Émile Regnault du 7 février 1832, Sand, 1964-1991 : II, 31). De tels groupes, électifs, sont de peu de conséquences ; en y adhérant, la position dans le champ littéraire de l'écrivaine reste indéfinie. En les préférant aux groupes institués, elle préserve ce qui fait cependant la valeur du groupe : signaler l'appartenance à une communauté d'artistes, garante de reconnaissance symbolique.

Malgré cet idéal professé de la marge, Sand n'est pas complètement étrangère à la nécessité de prendre place dans l'espace public – dans la presse notamment –, mais, tout en y participant, elle refuse de prendre

<sup>3</sup> Lettre publiée dans *La Réforme* le 9 avril 1848, et dans *La Vraie République* le 10 avril 1848.

<sup>4</sup> « Lettre II » des *Lettres d'un voyageur* de George Sand, d'abord publiée dans la *Revue des Deux Mondes* en juillet 1834.

part aux enjeux moraux et esthétiques des instances dans lesquelles elle s'exprime. Ainsi, alors qu'elle a traité avec la *Revue des Deux Mondes*, elle prétend être « absolument étrangère aux divisions commerciales et littéraires », n'être « enrôlée sous aucune bannière » et ne pas même savoir « où sont les points de contestation et les limites du terrain » (lettre à Amédée Pichot du 19 janvier 1833, Sand, 1964-1991 : II, 234 et 236).

Dans les années 1840, George Sand organise sa sociabilité à Nohant où elle réunit ses amis intimes, mais elle se confronte également à des groupes plus larges. Sa position, cependant, est toujours ambiguë. Elle veille en particulier à marquer ses distances vis-à-vis des romantiques. Ainsi, dans une lettre à Delacroix de 1845, elle dit avoir trouvé récemment du temps pour lire des romans contemporains, ce qu'elle n'avait pas fait depuis dix ans, afin de se remettre au courant et de voir où en sont ses « confrères » (par exemple Gautier, Dumas, Sue). Elle se livre à cette occasion à une charge bien sentie contre les romantiques, même si elle ne les nomme pas comme tels : « l'école est détestable », écrit-elle, et produit, à force de « boursoufflure » et de « sensiblerie », une « littérature de fanfarons et de casseurs d'assiettes » (lettre à Eugène Delacroix du 28 septembre 1845, Sand, 1964-1991 : VII, 100). Cependant, elle admet par ailleurs avoir été formée à elle et reconnaît en Chateaubriand un chef de file et un modèle indépassable (dans une lettre, il est vrai, à Hortense Allart qui fut très proche de lui [lettre à Hortense Allart du 18 décembre 1848, Sand, 1964-1991 : VIII, 735-736]).

Dans les groupes qui sont constitués par elle et dont elle est – du moins pour un temps – au centre, se produit un phénomène étonnant, et significatif, de marginalisation progressive. Cela est très frappant dans les groupes construits autour de revues. Alors que Sand participe à la fondation de deux d'entre elles (*La Revue indépendante* et *L'Éclaireur de l'Indre*), elle se retrouve les deux fois reléguée à la fonction de simple rédactrice extérieure en l'espace de quelques mois. Ainsi, quelques extraits de lettres datées d'octobre 1841 à avril 1842 relatives à *La Revue indépendante* qu'elle a fondée avec Pierre Leroux et Louis Viardot suffisent pour établir la force de ce phénomène centrifuge : en octobre 1841, Pierre Leroux la félicite d'avoir trouvé le titre « Revue indépendante » et salue en elle la marraine de la nouvelle publication (réponse de Pierre Leroux à une lettre non retrouvée de Sand, datée du 11 octobre 1841, Sand, 1964-1991 : V, 461). Le mois suivant, Sand prend la plume et s'exprime au nom des directeurs : « Les directeurs de la *revue indépendante* désirent vivement la collaboration de Monsieur de la Touche » (lettre à Henri de Latouche de novembre 1841, Sand, 1964-1991 : V, 498). Un mois plus tard encore, fin décembre, son autorité de co-directrice de la revue apparaît déjà compromise : « J'y suis rédacteur, voilà tout », écrit-elle à un ami. « Ma part de direction ainsi que celle de Leroux porte sur le côté intellectuel et moral » (lettre à Théodore de Seynes du 28 décembre 1841, Sand, 1964-1991 : V, 550). En avril suivant, elle déclare à Balzac être désormais complètement en retrait des affaires internes de la revue : « Je ne connais point l'auteur de nos articles sur les théâtres. Je ne l'ai jamais vu. [...] Si j'allais de temps en temps au bureau de la revue, je connaîtrais les rédacteurs » (lettre à Honoré de Balzac du 11 avril 1842, Sand, 1964-1991 : V, 632-633). Certes, elle y écrit et publie encore, mais prétend n'être plus consultée en rien et s'en désintéresse assez rapidement.

Une évolution similaire et même symétrique s'observe à propos de *L'Éclaireur de l'Indre* dans les années 1843 et 1844. Elle lance cette revue et recueille pour cela les encouragements de Lamartine, de Louis Blanc, de Latouche et d'autres écrivains, puis s'efface rapidement derrière Gabriel Planet et Charles Duvernet, deux des co-fondateurs, pour n'être plus que le « collaborateur Blaise Bonin », signant de ce nom ses contributions. Car, confie-t-elle à Duvernet, « je ne suis sympathique qu'à un certain nombre. Le reste ne veut pas de moi, pas plus que la moitié au moins du radicalisme parisien » (lettre à Charles Duvernet du 5 décembre 1843, Sand, 1964-1991 : VI, 311).

Dans les années 1860, après une décennie consacrée principalement au théâtre, art dont la dimension collective la fascine, l'attitude de Sand par rapport au groupe évolue sensiblement pour atteindre ce qui apparaît comme une forme de maturité. La position qu'elle adopte, cette fois, peut être résumée ainsi : adhérer à un groupe est possible, mais sans jamais s'y soumettre. L'appartenance au groupe est nécessaire pour subsister sur la scène littéraire, mais le groupe n'a de valeur qu'en tant que cadre propice au développement d'une individualité. Revenant sur les romantiques de sa génération, elle accepte plus volontiers de reconnaître ce qui dans sa production peut s'apparenter à la leur, mais n'hésite pas à s'en désolidariser, et ne voit là aucune contradiction. Elle écrit ainsi, dans une lettre de 1863 :

Il a passé une révolution littéraire, une foudre romantique qui a tout remis en question. [...] Peut-être en est-il de la poésie aujourd'hui comme de toutes les autres choses. La personnalité se risque à s'exprimer elle-même, sans école et sans théorie, sauve qui peut ! On plaît ou on ne plaît pas, on frappe l'attention, ou on passe aperçu seulement de quelques esprits sympathiques. Il faut donc en prendre son parti [...]. (Lettre au pasteur Alexis Muston du 30 décembre 1863, Sand, 1964-1991 : XVIII, 179)

Le créateur qui se contente de jouer la carte solitaire de la singularité court le risque de ne pas se faire entendre. George Sand semble consciente que, sans groupe, sans école, la parole de l'artiste n'a pas de portée.

L'écrivaine joue délibérément le jeu du groupe en se rendant pour la première fois, et après hésitation sans doute, à un « dîner Magny » le 12 février 1866 :

J'ai dîné aujourd'hui chez Magny avec mes *petits camarades*, le dîner mensuel fondé par Sainte-Beuve. Il y avait Gautier, Saint-Victor, Flaubert, Sainte-Beuve, Berthelot, le fameux chimiste, Bouilhet, les Goncourt, etc. Taine et Renan n'y étant pas, nous n'étions que 12. J'ai été reçue à bras ouverts. Il y a trois ans qu'on m'invite. Je me suis décidée à y aller *seule*, ce qui tranche la question. Je ne voulais être amenée par personne. (Lettre à Maurice Dudevant-Sand du 13 février 1866, Sand, 1964-1991 : XIX, 710-711)

Ces quelques lignes sont éloquentes : n'être « que 12 » – chiffre symbolique quand il s'agit de compter les convives d'un repas, et les membres d'un groupe – et y apparaître « seule » – seule de son genre parmi les « petits camarades » –, cette situation résume bien le cas de celle qui, inlassablement, veille à être entourée, et veille à être indépendante.

C'est à l'occasion de ces dîners qu'elle connaît mieux Flaubert et se rapproche de lui, ainsi qu'elle le note dans son agenda : « Flaubert, passionné, est plus sympathique à moi que les autres. Pourquoi ? Je ne sais pas encore<sup>5</sup> » (Flaubert & Sand, 1981 : 59). C'est pour le savoir qu'elle se met à lui écrire et que la correspondance s'ensuit, modalité principale d'existence de ce « groupe à deux ». Dès le début de leur échange, elle propose un modèle de collaboration, ou de complicité littéraire. À Flaubert qui lui a dit avoir lu et annoté le roman qu'elle vient de publier, elle répond :

Apportez l'exemplaire. Mettez-y toutes les critiques qui vous viennent. Ça me sera très bon, on devrait faire cela les uns pour les autres, comme nous faisons Balzac et moi. Ça ne fait pas qu'on se change l'un l'autre, au contraire, car en général on s'obstine davantage dans son *moi*. Mais, en s'obstinant dans son moi, on le complète, on l'explique mieux, on le développe tout à fait, et c'est pour cela que l'amitié est bonne, même en littérature, où la première condition d'une valeur quelconque est d'être soi<sup>6</sup>. (Lettre à Gustave Flaubert du 16 mai 1866, Sand, 1964-1991 : XIX, 883 ; Flaubert & Sand, 1981 : 64)

Il ne saurait être question, dans ce « groupe », de maître ni de disciple : la confrontation à l'autre est un moyen de se trouver soi-même. C'est en effet cette conception du groupe – lieu de solidarité, mais fait pour nourrir l'individualité – qui semble s'imposer comme leçon de la longue expérience de Sand.

### 3. Représentation de soi dans les groupes

Ces observations ont été faites à partir de la correspondance principalement, et donc de l'existence de Sand telle qu'on peut la reconstituer d'après son témoignage privé. Sand honore les groupes, réfléchit à leur rôle dans l'épanouissement des individualités, mais son respect est exprimé de loin. On terminera ces considérations en confrontant ces éléments aux représentations du groupe que Sand a données, de façon élaborée, dans ses œuvres. Deux seront retenues, rédigées au mitan de sa carrière : l'autobiographie, *Histoire de ma vie* (1855) ; un roman, *Le Château des désertes* (1851).

L'autobiographie de Sand est remarquable par la place qu'elle accorde aux autres, à la réflexion menée sur la construction réciproque que font les uns des autres, entre eux, les êtres lorsqu'ils se côtoient. L'autrice y mesure la part des autres en elle et se considère comme le résultat d'un échange continu avec eux, conformément à un principe énoncé très fermement : « toutes les existences sont solidaires les unes des autres<sup>7</sup> » (Sand, 1970-1971 : I, 307) ; « j'avais besoin d'exister pourtant, et ce n'est pas exister que d'être seul » (Sand, 1970-1971 : I, 776). Cette conception de l'écriture autobiographique comme auscultation de la solidarité entre soi-même et les autres se constate à travers la forte inscription d'un thème, l'amitié, et d'une forme, le portrait. L'importance donnée à l'un et à l'autre aspects permet de vérifier une proposition que Sand trouvera plus tard dans une lettre à Flaubert : « il n'y a d'intéressant, dans ma vie à moi, que *les autres* » (Sand souligne ; lettre de Sand à Flaubert du 18 septembre 1868, Flaubert & Sand, 1981 : 195).

La cinquième partie d'*Histoire de ma vie* organise en galerie la présentation d'une série de portraits de personnalités littéraires et artistiques dont Sand est proche. La présence de ces portraits est motivée dans l'autobiographie : interrompre le récit de soi est une autre manière de conduire celui-ci car il s'agit de rendre justice à la part essentielle prise par les autres dans « l'histoire de [son] développement moral et intellectuel » (Sand, 1970-1971 : II, 273). En creux, ce portrait de groupe prend la valeur d'un autoportrait solidaire. Dès lors, le titre de cette cinquième partie de l'autobiographie, « Vie littéraire et intime », prend tout son sens puisqu'il formule un « idéal » en la matière : la vie morale, celle de l'artiste en particulier, consiste en un long apprentissage pour être à la fois, et finalement sans ambivalence, solitaire et solidaire.

L'intrigue du *Château des Désertes* peut, quant à elle, être tout entière résumée comme une réflexion sur le groupe dans la création artistique : les débuts sur scène au théâtre du jeune Célio sont un désastre parce que celui-ci, imbu à l'excès de son talent, irrite le public. Le jeune homme apprend ensuite, dans une communauté d'artistes qu'il rejoint, où l'on joue au théâtre et où l'on discute de tous les arts, que l'on ne peut pas se suffire à soi-même et que le sens de la création artistique est dans la rencontre. Le groupe apparaît, dans ce roman, comme l'environnement propice et même obligé de l'artiste. En se confrontant à ses pairs, celui-ci acquiert des vues plus larges et sa compréhension de ce qu'il peut faire n'en devient que plus profonde. Dans ce roman où échangent peintres, musiciens, écrivains et comédiens, un véritable idéal du groupe est proposé : il y a « fraternité des arts<sup>8</sup> ».

La création, certes, reste toujours une activité solitaire, ou plutôt elle connaît toujours un moment solitaire. Mais l'art qui en résulte, pour Sand, ne doit pas l'être car il doit parler à tous. C'est pourquoi, dans le processus de création même, il importe qu'il y ait également un moment solidaire où la question du rapport au groupe se trouve posée. Dans *Le Château des Désertes*, ce moment survient à l'occasion d'une tirade du

<sup>5</sup> Pour une tentative de réponse à cette question, voir Zanone, 2024.

<sup>6</sup> Le roman en question est *Monsieur Sylvestre*.

<sup>7</sup> « Solidarité » est un mot employé avec solennité : « La source la plus vivante et la plus religieuse du progrès de l'esprit humain, c'est, pour parler la langue de mon temps, la notion de *solidarité* » (Sand, 1970-1971 : I, 9). La question est approfondie dans Zanone, 2001.

<sup>8</sup> La formule est convoquée avec insistance par José-Luis Diaz dans un article consacré aux *Lettres d'un voyageur* (Diaz, 2007 : 108, 111, 118).

vieux Boccaferri qui s'adresse aux hommes et aux femmes de la troupe qu'il a rassemblée autour de lui afin de réaliser son utopie : « Mais toi, Célio, mais vous, Stella, Béatrice, Salvator, vous êtes jeunes, vous êtes unis, vous comprenez l'art maintenant, et vous pouvez, à vous quatre, tenter une rénovation » (Sand, 2019 : II, 296).

### Références bibliographiques

- Balzac, Honoré de, (1976 [1839]) *Béatrix* in Pierre-Georges Castex (dir.), *La Comédie humaine*, 12 volumes. Paris, Gallimard, Col. Bibliothèque de la Pléiade.
- Diaz, José-Luis, (2007) « "Sand et compagnie". La fraternité des artistes et la réinvention de soi dans les *Lettres d'un voyageur* », *Recherches & Travaux*. N° 70, Zanone, Damien (dir.), dossier « *Les Lettres d'un voyageur* de George Sand. Une poétique romantique ». Grenoble, Université Stendhal, pp. 105-119. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/rechtrav/189> [dernier accès le 5 décembre 2025].
- Flaubert, Gustave & George Sand, (1981) *Correspondance*, Alphonse Jacobs (éd.). Paris, Flammarion.
- Planté, Christine, (2015 [1989]) *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Sand, George, (1964-1991) *Correspondance*, Georges Lubin (éd.), 25 volumes. Paris, Classiques Garnier.
- Sand, George, (1970-1971 [1855]) *Histoire de ma vie* in Georges Lubin (éd.), *Œuvres autobiographiques*, 2 volumes. Paris, Gallimard, Col. Bibliothèque de la Pléiade.
- Sand, George, (1970-1971 [1837]) *Lettres d'un voyageur* in Georges Lubin (éd.), *Œuvres autobiographiques*, 2 volumes. Paris, Gallimard, Col. Bibliothèque de la Pléiade.
- Sand, George, (2019 [1851]) *Le Château des Désertes* in José-Luis Diaz, Olivier Bara & Brigitte Diaz (éd.), *Romans*, 2 volumes. Paris, Gallimard, Col. Bibliothèque de la Pléiade.
- Sand, George, (2021) *Lettres aux femmes de sa vie*, Danièle Bahiaoui (dir.). Paris, Le Passer.
- Zanone, Damien, (2001) « Le pacte solidaire (*Histoire de ma vie* de George Sand) » in Millot, Hélène & Corinne Saminadayar-Perrin (dir.), *1848, une révolution du discours*. Saint-Étienne, Éditions des Cahiers intempéstifs, Col. Lieux littéraires, pp. 243-251.
- Zanone, Damien, (2011) « Quand George Sand critique les femmes qui écrivent » in Planté, Christine & Olivier Bara (dir.), *George Sand critique. Une autorité paradoxale*. Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Col. Le XIXe siècle en représentation(s), pp. 149-155.
- Zanone, Damien, (2024) « "J'aime *Salammbô*, parce que... j'aime *Salammbô*". Pourquoi George Sand aime-t-elle Gustave Flaubert », *Flaubert. Revue critique et génétique*. N° 32, Jayot, Delphine (dir.), dossier « Pourquoi aimer Flaubert ? ». Disponible sur : <https://journals.openedition.org/flaubert/5914> [dernier accès le 5 décembre 2025].